

À propos de quelques lieux communs

On parle beaucoup de mémoires de groupe et communautaires en limitant leur rapport et leur histoire à des conflits, des guerres, des concurrences. On a, par ailleurs, souvent mis en avant que le génocide des Juifs avait été occulté et mis sous silence durant une vingtaine d'années notamment par les mémoires issues de groupes de résistants.

Ce sont là des interprétations qui ont été accueillies par des publics cultivés tout autant en quête de savoir que de réponses face non seulement à la violence du XXe siècle – avec le génocide des Juifs comme paroxysme –, mais aussi à la façon dont ces événements sont toujours présents dans la vie culturelle, éducative et, pour certains, personnelle. Or, en y regardant de plus près, tout laisse à penser que, sans être totalement erronées, ce sont là des interprétations radicales et partisans. Elles tendent à réduire les situations, parfois même les caricaturent-elles. Et elles ont souvent été adoptées par défaut faute de meilleures explications et compréhension que l'on a pour tâche, aujourd'hui, de délivrer en soulignant la complexité des décades qui, de 1945 aux années 1970, ont été le théâtre non seulement des antagonismes Est-Ouest, mais aussi des processus extrêmement violents de la décolonisation qui ont été ressentis jusque dans les métropoles.

Revoyons donc les données du problème à la lumière de quelques percées opérées ces dernières années. Et, par là même, tentons d'ouvrir le débat.

Face à l'ampleur des crimes et des violences commis pendant les six ans¹ qui ont embrasé l'Europe (et le monde), il faut admettre qu'il y avait un réel problème de rupture cognitive que les criminels ont d'ailleurs amplement exploité. Une partie de la réalité n'était pas intelligible et les événements qui avaient eu lieu n'ont pu, *a posteriori*, être seulement éclaircis par des explications elles-mêmes restées incomplètes après-guerre. Ce que, lors de la guerre de 1914-1918, l'on appelait le « silence du permissionnaire² » était en partie dû à l'incapacité à traduire le réel vécu en mots, situation redoublée par l'inaptitude à écouter que manifestent souvent, quelle que soit l'époque, les êtres humains face au désarroi ou à la souffrance d'autrui. Par ailleurs, il y avait un principe de réalité qui dictait aux survivants de se raccrocher à la bouée de sauvetage du travail, de l'occupation du temps et de la reconstitution, ne serait-ce que pour soi-même, d'une

[1] On peut également considérer, notamment avec David Roskies, que les violences visant les Juifs ont commencé, pour ceux d'Europe de l'Est, à prendre une tournure exterminatrice au moment de la guerre de 1914-1918, passant à un niveau supérieur à celui, pourtant déjà radical, de celui des pogroms.

[2] Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les Lettres* [1941], Paris, Gallimard, Folio-essais, 1990, p. 35-37.

socialité. « La mémoire devint votre ennemi³. » Ce faisant, il s'agissait de se confondre dans la masse et de regagner une normalité qui avait été interdite sous le nazisme.

Mais si l'on y regarde de plus près, ça circulait, non pas seulement la souffrance – marque encore intraversable de l'anéantissement –, mais aussi la nécessité de s'exprimer pour que la terreur subie ne soit pas banalisée. Pour ceux qui en étaient restés loin ou avaient été épargnés, il y avait le pressentiment que ça affleurait la langue et que, avec le temps ou en passant par les détours d'autres événements, ça allait se faire entendre. La grande question de Primo Levi était « comment transmettre de façon compréhensible ? » Mais, hormis dans les rêves qu'il raconte dans *Si c'est un homme* et dans *La Trêve*, il n'a jamais été véritablement confronté à un refus d'écoute. Et si l'accueil dans le Piémont ou en Lombardie était radicalement différent de ce qu'Elsa Morante décrit du triste retour des 15 Juifs rescapés (sur 1056 déportés) à Rome⁴, cela ne fait que confirmer qu'opérer des généralités à l'échelle nationale revient le plus souvent à procéder à des réductions.

Si, par ailleurs, l'on peut admettre qu'après-guerre le passé de la Seconde Guerre mondiale a été configuré par des groupes qui, ayant été engagés dans la résistance, étaient pris dans les enjeux politiques de la guerre froide, de là à considérer que ces mêmes groupes ont su imposer une vision hégémonique sans qu'aucune marge ne leur échappe pour d'autres configurations et d'autres récits, c'est paradoxalement projeter une vision totalitaire sur des pratiques dont on voudrait dénoncer le caractère totalitaire. Il faut penser, d'abord, que les esprits nourrissent des résistances et des manières d'être autonomes (ce que Michel de Certeau nomme le braconnage) contre les tentatives d'imposer à la pensée des visions simplifiées et acritiques, ensuite, que nombreuses furent les associations qui, accueillant les survivants, ont aussi indirectement favorisé la prise de conscience de ce qu'avaient subi les Juifs, enfin, que l'art, la philosophie et la littérature ont été de puissants vecteurs de ce que les discours politiques négligeaient.

Ces années réputées sourdes ont été animées par de nombreux passeurs de la mémoire du génocide des Juifs. En 1951, *Les Temps Modernes* publie le témoignage de Miklos Nyiszli, médecin juif hongrois interné dans le quartier des chambres à gaz de Birkenau et, en 1961, quelques chapitres de *Si c'est un homme* de Primo Levi. En 1958, *La Nuit* d'Elie Wiesel paraît chez Minuit (maison née de la Résistance, scène éditoriale du Nouveau roman et porte-parole des atrocités commises par l'armée française en Algérie). Le livre est préfacé par François Mauriac qui avait déjà fait de même, en 1951, pour *Le Bréviaire de la haine* de Léon Poliakov. Durant ces années, trop nombreuses ont été les publications littéraires témoignant de la destruction des Juifs d'Europe pour que cette attention soit anodine, souligne judicieusement François Azouvi⁵. Certains auteurs sont lauréats de prix éminents comme, entre autres, le Goncourt pour André Schwartz-Bart, en 1959, et Anna Langfus, en 1962. Signataire

[3] Aharon Appelfeld, *L'Héritage nu* [1994], Paris, L'Olivier, 2006, p. 9.

[4] Elsa Morante, *La Storia* [1974], Paris, Gallimard, 1977, Folio n° 4024, p. 538-539.

[5] François Azouvi, *Le Mythe du grand silence*, Paris, Fayard, 2012.

de la « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie » (le *Manifeste des 121*), Claude Lanzmann évoque explicitement le « génocide des Juifs » quand, en 1961, il doit s'expliquer devant les juges. À cette même période, Blanchot, lui-même engagé contre la guerre d'Algérie, écrit « Être-juif » après avoir longuement commenté *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, tous deux publiés dans la *NRF* en 1962. En 1961, sort sur les écrans *Kapo* de Gillo Pontecorvo qui peu après réalise *La Bataille d'Alger* (1965). *Kapo* ne laisse aucun doute sur la liquidation génocidaire des Juifs par les nazis⁶. *Chronique d'un été* (1961) de Jean Rouch et Edgar Morin marque, pour Michael Rothberg⁷, l'émergence de la figure du survivant du génocide des Juifs.

Ces exemples, parmi tant d'autres, engagent, d'une part, à nuancer l'idée selon laquelle le génocide des Juifs a été radicalement occulté durant les décades d'après-guerre et, d'autre part, à souligner que la guerre d'Algérie a joué un rôle important dans la constitution de la mémoire du nazisme et du génocide des Juifs. Dès les années 1950, les mémoires se combinent, se répondent et coexistent avec les événements liés aux guerres de décolonisation. Et s'il y a eu ou s'il y a encore des antagonismes, ceux-ci correspondent à une phase qui participe à l'élaboration mémorielle sans pérenniser pour autant hostilités ou fractures.

Philippe Mesnard,
Rédacteur en chef

[6] Philippe Mesnard, *Consciences de la Shoah*, Paris, Kimé, 2000, p. 13, 26-27 et *idem*, « La tension des identités mémorielles », in Evelyne Grossman et Pierre Lauret, *Changer les identités*, Rue Descartes, Collège international de philosophie - PUF, n° 66, 2010, p. 93-100.

[7] Michael Rothberg, *Multidirectional Memory*, Stanford, Stanford University Press, 2009, p. 176-198.